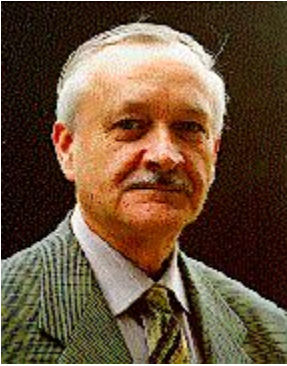


William Leiss, Ph.D., FRSC

Ancien président



Monsieur William Leiss a été nommé président de la Société royale du Canada pour un mandat de deux ans commençant en novembre 1999.

Né à Long Island (New York) fin 1939, il a passé sa jeunesse dans une région rurale de la Pennsylvanie. Il a commencé ses études universitaires à Fairleigh Dickinson University au New Jersey et y a obtenu, en 1956, un baccalauréat summa cum laude avec concentration en histoire et en comptabilité. En 1963, il obtint une maîtrise en histoire de la pensée à Brandeis University au Massachusetts puis, en 1969, un doctorat en philosophie à University of California à San Diego (La Jolla).

Il a vécu aux États-Unis jusqu'en 1968 et serait, à sa connaissance, la seule personne qui ait jamais quitté le sud de la Californie pour venir s'établir à Regina (Saskatchewan) afin de trouver du travail :

« Je n'avais jamais mis les pieds au Canada jusque là, et la petite annonce à laquelle j'ai répondu, parue dans The New York Review of Books, disait que "le soleil brille 80 % du temps à Regina" ce qui est, autant que je sache, parfaitement vrai (elle ne faisait pas mention des variations annuelles de température). »

Il n'a pas quitté le Canada depuis et a obtenu sa citoyenneté canadienne en 1979.

Aux dires de Bill Leiss, des études universitaires bien menées sont un long et plaisant apprentissage d'un métier ancien, et il eut la chance de rencontrer non pas un, mais deux « maîtres » desquels il apprit son art :

« Le premier fut Herbert Gutman, en histoire américaine, qui allait devenir célèbre pour ses ouvrages sur l'histoire ouvrière et la famille Black. Le second - qui fut mon mentor pendant près de vingt ans, d'abord à Brandeis en 1960 puis, jusqu'en 1969, à l'UCSD, pour devenir ensuite un ami - fut Herbert Marcuse, le philosophe allemand qui allait défrayer la chronique dans les années soixante pour son opposition à la guerre au Viêt-nam. (Lorsqu'il se rendit au Canada en 1967 pour prendre la parole devant une foule imposante à Simon Fraser University, la GRC interrogea longuement ce doux septuagénaire aux cheveux blancs au poste-frontière avant de le laisser entrer.)

« Marcuse, qui avait lui-même étudié sous la direction de deux des plus célèbres philosophes du vingtième siècle, Husserl et Heidegger, avant de fuir l'Allemagne en 1932, conduisait ainsi les cours de deuxième cycle qu'il donnait le soir : lorsque les portes de l'amphithéâtre se refermaient, c'était comme si le monde extérieur s'arrêtait (ce monde dans lequel beaucoup de mes condisciples avaient, comme moi, passé la journée précédente à manifester contre la guerre) et le "texte" s'ouvrait devant nous. Pendant celui de ses cours dont je me souviens le mieux, le texte à l'étude était la partie de La Grande Logique de Hegel qu'on appelle généralement la doctrine de l'essentiel et qui commence par le chapitre "L'être et le néant". Chacun à tour de rôle, il nous demandait de lire une phrase et de dire avec nos propres mots comment nous la comprenions. En trois heures de cours, nous passions ainsi cinq pages en moyenne, et comme son cours durait vingt semaines, après huit mois d'efforts acharnés nous n'avions étudié que cent pages. Lorsque nous nous en sommes plaints, Marcuse nous a rétorqué que dans les années vingt il avait suivi le cours donné par Heidegger sur la Métaphysique d'Aristote, et qu'en six mois sa classe n'avait même pas réussi à finir la première page de ce grand classique grec. Mais cette classe (comme la nôtre d'ailleurs) avait ainsi appris comment il fallait lire un texte difficile. »

Ses deux maîtres, Gutman et Marcuse, étaient des inconditionnels de la règle d'apprentissage dont le but est de former une nouvelle génération qui découvrira elle-même la voie de la sagesse et qui à son tour deviendra, non pas la copie conforme de ses professeurs, mais son propre maître. Qui plus est, ni l'un ni l'autre ne se souciait le moins du monde des lignes de démarcation entre disciplines dans le monde du savoir, une attitude dont William Leiss allait hériter. Tout au long des près de quarante ans de sa vie d'études et de sa carrière de professeur d'université, années dont il reconnaît volontiers la diversité, il a changé de discipline quasiment chaque fois qu'il changeait d'université (huit fois jusqu'à présent), et n'a jamais occupé une charge dans un domaine dans lequel il était également diplômé.

Monsieur Leiss a reçu un accueil professionnel et personnel extraordinaire dans sa toute première charge, au Département de sciences politiques de University of Regina, avant de passer, en 1973, à la Faculté d'études environnementales (ainsi qu'au Département de sciences politiques et au Programme d'étude de la pensée sociale et politique) de York University où il remplit deux mandats, brièvement interrompus par un séjour au Département de sociologie de University of Toronto et suivis, en 1980, par une nomination à l'École des communications de Simon Fraser University où il fut, pendant six ans, président de département, puis vice-recteur à la recherche. En 1994, il fut nommé à la chaire d'éco-recherche (financée par des concours privés) en politique environnementale à l'École d'études politiques de l'Université Queen's, et il est actuellement à la Faculté de gestion de The University of Calgary où il occupe une autre chaire de recherche attribuée pour cinq ans, la chaire CRSNG/CRSH/Industrie sur les communications et la politique publique en matière de risques, financée dans le cadre du programme pour la gestion des changements technologiques conduit par les conseils subventionnaires.

« J'ai toujours ressenti le besoin impérieux d'écrire des livres, de sorte que je suis particulièrement heureux du fait que, grâce surtout à la bienveillance et à l'indulgence de ma maison d'édition, McGill-Queen's University Press, tous mes livres soient encore édités. »

Il a ainsi publié *The Domination of Nature*, publié d'abord par un autre éditeur en 1972, *The Limits to Satisfaction* (1976), *Under Technology's Thumb* (1990), *Risk and responsibility* (1994), et *Mad Cows and Mother's Milk* (1997), les deux derniers comme co-auteur. Deux autres ouvrages sont toujours publiés par d'autres maisons d'édition : *Social Communication in Advertising* (1986), comme co-auteur, et *C. B. Macpherson* (1988). Il vient de terminer le texte d'un nouveau livre, *Vagaries of Risk Management*, qui paraîtra l'an prochain.

Depuis quinze ans, il travaille également comme consultant, principalement auprès d'organismes fédéraux et le plus souvent dans le domaine de la gestion des risques pour l'environnement et la santé.

« Même s'il est toujours agréable d'être payé pour ses conseils, l'aspect le plus plaisant de cette activité a été les rapports que j'ai ainsi pu établir avec les fonctionnaires aussi talentueux que dévoués qui ont, dans ces domaines, d'énormes responsabilités. »

Bill Leiss est heureux d'avoir eu la possibilité de faciliter la démarche qui a conduit à la création du Comité sur les groupes d'experts de la Société royale du Canada, mais aussi à l'adoption des règles de procédure qui régissent le fonctionnement de ces groupes d'experts. Ces nouvelles initiatives ont permis à la Société de se doter de nouveaux outils pour mieux servir l'intérêt public grâce à son statut exceptionnel d'académie nationale du Canada, en pilotant la création de groupes d'experts hautement compétents capables de procéder à un examen désintéressé, impartial et crédible de dossiers scientifiques et de questions de politique publique extrêmement complexes. Les rapports des trois premiers groupes d'experts constitués jusqu'à présent dans le cadre de cette nouvelle procédure ont été universellement loués pour leur excellence et leur utilité, et ils seront bientôt suivis par d'autres.

Pendant les courts répités entre ces multiples activités, William Leiss affiche de notoriété publique un intérêt modeste pour la cuisine, pour l'Italie du Nord (où il tente, en vain jusqu'à présent, de passer un peu plus de temps) et pour les sports (avec l'excuse d'une blessure au genou), ainsi qu'un souci qui transcende tous les autres pour le bien-être de ses chiens. Il est membre de la Société royale du Canada depuis 1990.